

C'est que, dans quelque bois d'où s'enfuit la chouette,
 Ils viennent d'entrevoir, là-bas, au bord d'un champ,
 Le fourmillement noir des bataillons marchant ;
 C'est que dans les halliers des yeux traîtres flamboient.

Comme c'est beau ces forts qui dans cette ombre aboient !
 (*L'année terrible, 1872*)

NOS MORTS

Ils gisent dans le champ terrible et solitaire.
 Leur sang fait une mare affreuse sur la terre ;
 Les vautours monstrueux fouillent leur ventre ouvert ;
 Leurs corps farouches, froids, épars sur le pré vert,
 Effroyables, tordus, noirs, ont toutes les formes
 Que le tonnerre donne aux foudroyés énormes ;
 Leur crâne est à la pierre aveugle ressemblant ;
 La neige les modèle avec son linceul blanc ;
 On dirait que leur main lugubre, âpre et crispée,
 Tâche encor de chasser quelqu'un à coups d'épée ;
 Ils n'ont pas de parole, ils n'ont pas de regard ;
 Sur l'immobilité de leur sommeil hagard
 Les nuits passent ; ils ont plus de chocs et de plaies
 Que les suppliciés promenés sur des claies ;
 Sous eux rampent le ver, la larve et la fourmi ;
 Ils s'enfoncent déjà dans la terre à demi
 Comme dans l'eau profonde un navire qui sombre ;
 Leurs pâles os, couverts de pourriture et d'ombre,
 Sont comme ceux auxquels Ézéchiël parlait ;
 On voit partout sur eux l'affreux coup du boulet,
 La balafre du sabre et le trou de la lance ;
 Le vaste vent glacé souffle sur ce silence ;
 Ils sont nus et sanglants sous le ciel pluvieux.

O morts en mon pays, je suis votre envieux.

(*L'année terrible, 1872*)